



D. Dunn au Sigma de Bordeaux



B. Cummings dans « The ladies and me ».



Marie (Lorre Brunner) assomme Woyzeck avec les sacs de petits pois de son régime expérimental.



G. de Cointet. V. Sanchez dans « Tell me ».

incorpore le public ou l'isole du spectacle. Comme s'il devait régulièrement changer de regard, regard de voyeur et regard de participant. Karge et Langhoff modulent les distances.

Dès l'entrée dans la salle, on assiste à des scènes de foire. Performances et attractions médiocres, fête grossière et déjà imperceptiblement violente où on ne distingue pas nettement les artistes de foire de leur public. Il y a de la paille, des poules, puis un cheval amené sur scène pour pisser à la commande. L'histoire de Woyzeck s'annonce comme une histoire de foire, terrible et dérisoire, sans le moindre accès à un ordre transcendant.

La matière dégorge de partout, elle happe presque Marie et Woyzeck. On ne s'en éloigne jamais : la bière, la pisse, les vomissements, le sang sont toujours là. La distance qui sépare l'homme de son état animal est minimale : et n'est-ce pas le cheval qui demeurera, tout au long du spectacle, le témoin unique, muet et indifférent, de l'histoire de Woyzeck ? L'animalité guette l'homme. Ici la raison, si dérisoire soit-elle, ne s'impose jamais et Woyzeck s'avère être menacé moins par l'utopie expérimentale du docteur, que par le chaos matériel qui l'emporte. Récemment un autre Woyzeck, tout aussi violent, monté à Bucarest par Alexa Visarion, proposait une lecture similaire : ce n'est pas l'ordre carcéral qui détruit Woyzeck, mais, au contraire, la montée de l'animalité incontrôlable, d'un chaos sans normes et principes.

Les interprètes de Marie, de Woyzeck et de l'enfant hydrocéphale (serait-il un souvenir du *Travail à domicile* de Kroeitz ?) ne changent pas de rôles, tandis que tous les autres acteurs en jouent plusieurs. Ils donnent en premier lieu l'impression d'une équipe qui assume l'ensemble de la représentation avec un effectif réduit et qui prouve par là sa cohérence. Aujourd'hui, le procédé n'a plus rien de surprenant, mais Karge et Langhoff le déplace en l'insérant dans le système dramaturgique et les acteurs passent d'un personnage à un autre tout en gardant un maquillage unique : un jeune blond joue plusieurs rôles en se mettant chaque fois du rouge à lèvres, un autre conserve son, furoncle ensanglanté sur le front tout au long du spectacle. Derrière une suite d'identités, il y a toujours les mêmes types humains : la foule qui entoure Woyzeck se réduit en effet à quelques modèles qui, sous des apparences différentes, reviennent sans cesse. Plus encore que de l'unité d'une équipe, le spectacle parle ainsi de la pauvreté de l'espèce, telle que Woyzeck l'éprouve.

Georges Banu

guy de cointet

mise en scène par g. lefèvre

« Comme il est blond ! » A partir du 5 janvier, théâtre du Rond Point des Champs Elysées.

Pour la première fois avec *Comme il est blond !* ou *De toutes les couleurs*, Guy de Cointet aborde la scène de théâtre et son public bien différent de celui des galeries. Toutes les étapes et les traits marquants de sa création y sont rassemblés : l'importance du décor — qu'il construit lui-même — et des éléments visuels qui orientent l'action, le travail sur le signe et le langage.

Près de Neuffle le Château, dans le désordre du salon de Madame Dupin, artiste peintre qui ne parvient pas à finir son tableau, les conversations vont bon train entre sa nièce, traductrice littéraire reconnue et son banquier de fils qui attendent la venue du docteur qui va guérir Madame Dupin. Les personnages parlent de leurs problèmes personnels, de leurs sentiments, de ce qu'ils voient — les nouveaux voisins, la télévision.... Sans cesse, ils passent d'un style à l'autre, parlant tantôt comme Buffon, tantôt comme *Nous Deux*, tantôt comme Musset ou comme France-Dimanche et, progressivement, les objets du décor prennent une signification que le spectateur ne pouvait imaginer. Les titres des livres de la bibliothèque de Madame Dupin deviennent les détonateurs de nouveaux rebondissements sur un ton de comédie. Ne sommes-nous pas le produit de ce que nous avons vu, lu et entendu ? Les personnages rapides et dénués de préjugés de Guy de Cointet l'expriment avec beaucoup d'humour et de légèreté. Et le retour au hiéroglyphe s'avère un excellent décapant pour le théâtre.

En Mars, Guy de Cointet exposera de nouveaux dessins chez Marian Goodman à New York.

Corine McMullin